

Lettre de Barbès à Henry Bernard, rue Mazarine n°33 à Paris.
Nîmes, le 1er mars 1843.

Votre frère (1), mon cher Mr Henry, m'avait remis un paquet à votre adresse. Ce paquet que vous comprenez déjà avoir été destiné à ne pas subir l'inspection habituelle du greffe, renfermait une lettre pour vous, trois pièces d'or (2) (60 fs) et un livre qui remplissait là dedans le rôle du lest dans un navire, car c'était par la diligence que devait vous parvenir cet envoi - des motifs qui proviennent de la non venue au Mont-Saint-Michel de mon frère (3), sur l'arrivée annoncée duquel nous avons précisé-ment fait foi, m'ont empêché de vous expédier, dans son temps, ce paquet, m'ont obligé à l'emporter avec moi et m'ont contraint dans un moment d'appréhension à détruire en faisant usage du pouvoir discrétionnaire donné pour ce faire par Martin la portion qui se trouvait destructible c'est-à-dire la lettre dans laquelle il vous donnait ses instructions. Des trois objets qui vous devaient arriver, deux seulement existent donc encore, le livre et les trois pièces d'or. Vous les envoyer tels quels m'a semblé dès lors inutile pour ne pas dire plus incommode que de garder le livre, absolument insignifiant dans sa nature et de convertir les soixante francs d'or en un billet de valeur égale que vous trouverez ci-inclus.

Il reste maintenant à vous intruire de la destination à donner à cet argent. Il doit, par vous, et sans que vous mentionniez aucunement le mode par lequel il vous est parvenu être expédié, comme argent à vous, à Martin lui-même. Vous prendrez par conséquent un bon sur la poste pour la somme, si ce n'est tout entière, du moins de 50 fr., et vous en accompagnerez l'envoi d'une lettre à Martin, lettre contexturée pour passer par le greffe et sous les yeux du directeur, bien entendu.

Voilà mon cher Mr Henry, ma commission à peu près faite, quoique plus tard que je ne l'eusse voulu, mais c'est hier seulement que ma soeur (4), empêchée jusqu'ici, est arrivée à Nîmes.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire personnellement sur moi car l'amitié qui nous lie, votre bon frère et moi, est quelque chose de trop bien assimilé à notre substance entière pour que je ne regarde pas comme certain que vous m'aimiez un peu pour cela seul que vous aimez beaucoup Martin et que vous ne soyez désireux de savoir ce que devient ma santé si tristement délabrée (5). Je vous dirai donc que je ne vais guère mieux encore que je ne le faisais au Mont-St-Michel. Mon pauvre individu est toujours en lutte avec cette abominable maladie chronique qui, entr'autres malheurs m'a si fatalement réduit à séparer ma vie de prisonnier de celle de cet excellent Martin avec qui nous en avons déjà pas mal affronté et supporté, depuis quelques années. En réchapperai-je ? La chose demeure toujours douteuse et me rend assez triste parfois malgré un fonds assez grand de résignation à l'occasion. Mais en voici assez car pourquoi user trop largement dès notre première causerie ensemble du droit que s'arrogent tous les malades de faire subir à ceux qui les écoutent le long récit de tous les maux qu'ils endurent ? Adieu donc, mon cher Mr Henry, et croyez aux sentiments d'affection qui m'ont fait tout d'abord employer avec vous le langage d'un vieux ami.

Lettre de Barbès à Henry Bernard, rue Mazarine n° 33 à Paris
écrite le 29 avril 1846

Prison de Nismes, le 29 avril 1846,

Coupable envers moi !... et non, vous ne l'êtes pas du tout, mon bon et cher Henry. Vous êtes, vous avez toujours été pour mon coeur le digne et bien-aimé frère de mon meilleur ami, un autre ami vous-même. Si je vous ai laissé ainsi sans nouvelles, si ce malheureux silence a pu vous faire douter de mon amitié, oh ! c'est moi au contraire, qui ai à vous présenter mes excuses, à vous demander pardon d'avoir jeté ce chagrin dans votre âme si tendre. Mais je ne suis plus moi, mon ami, je vis physiquement du moins, sans énergie, sans forces, sans courage et ma plume ou ma bouche se refuse la plupart du temps à traduire les sentiments de mon être moral. Et ne croyez pas, mon enthousiaste enfant, qu'il y ait dans mon âme aucune de ces grandes souffrances que vous voulez y lire. Non, je suis malade de corps, et voilà tout. Quant à l'âme, si elle souffre, comme vous souffrez tous de ce mal physique, intellectuel et moral que nous voyons déborder sur l'humanité, elle s'épure d'un autre côté suffisamment. (1) foi pour vouloir vivre en dépit des méchants et ne pas leur abandonner la partie. Mais je vous parlerai de mon état particulier une autre fois, bientôt, plus à mon aise. Aujourd'hui je dérobe seulement un instant à la visite de l'ami qui m'a remis votre envoi pour vous apprendre que je l'ai reçu et vous enlever toute crainte sur ce sujet. Une prière à vous adresser, c'est d'écrire bien vite un mot à Martin pour lui donner également cette nouvelle. Trouvez le moyen d'insérer dans votre missive les mots Goethe, Schiller, et il comprendra tout à fait. Ce paquet est resté vraiment longtemps en route. La lettre de Martin est datée du 21 mars, la vôtre du 27, et jusque là tout va bien mais il faut qu'on ait manqué d'occasion à Carcassonne. Dorénavant adressez directement chez Mr Lombard, professeur agrégé de la Faculté de Médecine de Montpellier, c'est mon médecin, mon seul visiteur en ce moment, mais il vient à peu près régulièrement tous les quinze jours et je suis sûr par ce moyen de n'éprouver jamais de trop longs retards. Et adieu, mon cher et bon ami, excusez la brièveté, l'incohérence de ce billet et aimez-moi toujours. Moi je vous aime autant que vous le méritez, c'est-à-dire infiniment. Tout à vous de coeur.

A. Barbès

(1) illisible

Lettre de Barbès à Henry Bernard le 30 janvier 1847

Prison de Nismes, le 30 janvier 1847,

Mon cher et pauvre Henry,

J'ai eu constamment le dessein de vous écrire, depuis que je connais votre arrivée en Angleterre (1). Pourquoi faut-il que j'aie tant attendu et que ce soit aujourd'hui à propos d'un si déplorable événement que je vienne enfin m'entretenir avec vous ? Ce bon, cet héroïque Martin a songé à moi au milieu de sa douleur immense et il a trouvé la force de m'en envoyer la nouvelle. Quel coup ! mon âme a été cruellement frappée et parce que je savais combien mon pauvre vieux camarade aimait sa mère (2) et parce que j'ai pensé que vous aussi, mon cher Henry, vous alliez être désolé. C'est là un de ces malheurs devant lesquels la pensée s'arrête sans consolation à offrir. La religion seule ... oui, cette religion qui, indépendante de toutes les formes que l'ignorance et l'erreur lui ont données, subsiste comme un fait de conscience dans nos coeurs, peut seule être invoquée dans de pareils moments. C'est en elle que je mets quelque espérance, mon cher Henry, pour que vous supportiez en démocrate et en homme, une telle perte. Celle qui vous a porté dans les entrailles ne vous est ravie que pour un temps. Elle existe, elle a recommencé déjà sa vie dans un monde moins limité et meilleur, et vous lui devez d'accomplir votre tâche sur cette terre courageusement comme elle a accompli, elle, la sienne. Vous lui aviez promis de travailler vaillamment, de devenir un homme qui lui rapporterait en retour de quelques années de séparation, de l'honneur, de la gloire comme mère. Hé bien ! parce que cette séparation sera plus longue que vous ne l'aviez préjugé au départ, vous n'êtes pas délié de votre engagement, au contraire, vos obligations sont plus grandes. Vous avez à lui solder en une fois tous les succès, toutes les satisfactions que vous projetiez de lui faire goûter peu à peu. Il faut donc que vous ne vous abandonniez à aucune lâche faiblesse, mon ami, et comme je vous sais religieux dans le vrai sens du mot, comme je sais que votre âme, précisément parce qu'elle est pleine de tendresse, possède cette force que la foi en Dieu nous donne seule, je demeure assuré de votre triomphe, mon cher Henry. La douleur va être, pendant longtemps votre compagne, votre ennemie constante, acharnée, mais vous ne vous laisserez pas vaincre par elle, par la raison même que vous aimez prodigieusement votre mère et

que vous voulez rester toujours digne d'elle et de vous-même... adieu. Cette lettre ne roule que sur une seule pensée. Vous en exagerez la répétition en songeant que celui qui vous écrit a eu, plus d'une fois, à la méditer pour son compte (3), et qu'il vous traite, dans son coeur, comme un jeune frère avec qui il peut et doit penser tout haut.

Ecrivez-moi, et recevez, en attendant, un cordial embrassement de votre tout dévoué ami

A. Barbès

Rappelez-moi, s'il vous plaît, au souvenir de Meillard (4) et de Berrier-Fontaine (5). A vous de coeur.

Lettre de Barbès à Henry Bernard. Le 14 mai 1847

Prison de Nismes, le 14 mai 1847

Voici trois mois que je vous dois une lettre, mon cher Henry, et mon retard est d'autant moins excusable que je vous ai trouvé bien désolé, bien triste dans votre dernier entretien. Avez-vous regagné maintenant un peu d'espoir ? Une lettre de Martin, reçue avant hier, me le fait penser. "Cependant, vous lui écrivez rarement, me dit-il - vous êtes moins communicatif - votre vie semble s'être repliée en dedans". Et avec votre nature délicate et tendre, il était impossible, en effet, que le terrible coup que vous avez reçu ne retentit pas pendant bien longtemps en vous. Seulement, vous avez tort, mon cher ami, de vous mésestimer, pour ainsi dire, à cause de cette intensité de votre douleur. C'est précisément parce que vous êtes un homme, et un homme fort, soyez-en sûr, que vous souffrez ainsi. Les âmes débiles ont l'habitude de se laisser battre par tous les vents, elles plient devant tous les malheurs, mais en définitive, elles n'épouvent aucune grande émotion parce qu'elles n'ont pas la force suffisante pour l'éprouver. Loin donc de prendre une plus mauvaise idée de vous, parce que vous êtes ainsi vulnérable au chagrin, je n'en tire que de meilleurs pronostics pour votre avenir. Oui, mon cher Henry, vous serez un homme parmi les hommes comme vous avez été un enfant distingué parmi les enfants (1). Les espérances que Martin et moi avons mises en vous se réaliseront. Vous serez, vous êtes déjà - et ne criez pas à la présentation d'une excessive amitié - un écrivain. J'ai lu dans ma vie bien des lettres d'hommes plus ou moins notables à divers titres et j'en ai vu peu qui valussent les vôtres. On sent que chez vous l'âme vibre réellement sous l'expression et lorsque vous emploierez à une oeuvre destinée pour le public les qualités qui vous viennent si aisément au bout de la plume en causant avec vos amis, il est impossible que cette oeuvre ne soit pas bonne. Pour moi, j'en suis si convaincu que, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas tarder davantage à essayer quelque chose.

Ce serait le plus puissant moyen de faire diversion à votre douleur et le meilleur hommage à rendre à la mémoire de celle que vous aimez tant.

Je vais finir maintenant ma lettre en vous parlant de moi. Ma santé, sans être revenue complète - car j'ai encore de la fièvre deux fois par jour et ma gorge est toujours enflammée - s'est cependant améliorée, aussi ai-je bien vite saisi cette amélioration pour exécuter un projet que j'ai constamment eu dans le coeur, depuis quatre ans. C'est de mon retour auprès de notre bon Martin qu'il s'agit. J'ai donc fait savoir, il y a tantôt trois semaines, au ministère que je me sentais assez valide pour aller reprendre

1) Henry Bernard avait fait de brillantes études au petit séminaire de Montbrison.

mon activité de service dans la prison commune (2) et que je demandais à être expédié à Doullens (3). Il ne m'est pas encore venu de réponse. Mais je ne doute pas que cette faveur ne me soit accordée (4) et je me considère comme en possession assurée du bonheur d'embrasser bientôt Martin. Je lui ai communiqué cette grande nouvelle, comme de juste, et, lui aussi, il attend ! Puisse mon amitié adoucir un peu par le contact son affliction ! "Vous et moi, me dit-il, nous sommes les deux plus chers biens qui lui restent encore en ce monde".

Ce sera donc, suivant toute apparence, de Doullens que je vous écrirai la première (5) fois. Et, comme je sais que c'est là une aussi bonne nouvelle que vous en puissiez apprendre dans les circonstances, je vous laisse ici et vous dis adieu sous cette impression.

à vous de coeur,

A. Barbès

-
- 2) Barbès avait toujours refusé, malgré sa maladie, tout traitement de faveur.
 - 3) Depuis 1844, les détenus du Mont-Saint-Michel avaient été transférés à la citadelle de Doullens, en Picardie.
 - 4) En fait, Barbès restera à Nîmes jusqu'en 1848.
 - 5) Le mot première a sans doute été mis pour prochaine.